



CONTRE L'APARTHEID DES ESPÈCES

YVES BONNARDEL

Lorsque je soutiens qu'il est juste de donner aux intérêts des non-humains le même poids qu'à ceux des humaines*, je me vois pratiquement toujours opposer le problème de la prédation. Les humaines seraient par essence carnivores: «*Que l'homme tue des animaux pour s'en nourrir, c'est une des lois de la nature qui l'a fait carnivore*», affirme ainsi Claude Elsen dans un livre pourtant censé prendre le parti des non-humains¹. L'analogie avec la prédation est

* – Le «masculin générique» par lequel «humain», par exemple, est censé désigner également les femmes et les hommes, reste en fait bel et bien un masculin, et occulte ou passe au second plan les femmes; l'écriture: «humaine» (avec un «e») que j'adopte dans cet article désigne «humain et humaine». Je garderai néanmoins le «masculin générique» quand le recours à une alternative rendrait la compréhension par trop malaisée.

1 – *J'ai choisi les animaux*, Stock, Paris, 1970, p.62.

aussi utilisée pour justifier l'exploitation animale dans sa globalité: «*L'animal est nécessaire à la recherche, au même titre que le lapin est nécessaire à la survie du renard. L'espèce humaine lutte en utilisant d'autres espèces*².» Un autre discours fréquent tente de disqualifier encore l'égalité animale en la sommant d'adopter une position jugée a priori absurde: «Si vous vous opposez à ce qu'on utilise des animaux, vous devriez logiquement aussi vous déclarer contre la prédation dans la nature».

Il paraît facile de balayer les deux premières objections: nous pouvons par exemple sans dommage adopter tant un régime omnivore que végétarien ou végétalien, et nous ne sommes pas plus tenues à suivre l'exemple des lions que de quiconque autre. Nous avons justement cette spécificité, tant vantée en toute autre occasion par les humanistes³, de pouvoir évaluer et parfois déterminer nos actes en fonction de considérations morales. C'est notamment ce point qui différencie l'exploitation humaine des non-humains de la prédation animale. Mais cette réponse, si elle est formellement suffisante, élude la question de fond contenue dans la troisième objection, selon laquelle il faudrait logiquement prendre position aussi contre la prédation animale: cette dernière pose en effet un problème bien réel, et il est logique qu'y réfléchisse quiconque se soucie sérieusement des intérêts des êtres sensibles quels qu'ils soient. Parce que je refuse le spécisme⁴, je pense essentiel d'aborder ce thème, d'une part parce qu'il est important en lui-même, mais aussi parce qu'il permet de saisir l'emprise que conserve le naturalisme⁵ sur notre vision du monde, et m'offre l'occasion de préciser d'importantes divergences avec l'écologie – qui découlent précisément du refus du naturalisme.

2 – Jean-Claude Nouët, vice-président de la Ligue française pour les droits de l'animal (LFDA); cité par Léa di Cecco, «Expérimentation: peut-on se passer des animaux?», *Science et Avenir*, n° 511, septembre 1989, p. 35.

3 – Humanisme: «*position philosophique qui met l'homme et les valeurs humaines au-dessus des autres valeurs*» (Petit Larousse illustré).

4 – Le spécisme est la discrimination arbitraire qui prend pour critère l'espèce des individus. Il a partie liée avec l'humanisme.

5 – À la suite de Clément Rosset, je désigne par «naturalisme» une croyance de type mystique en l'existence d'un «ordre naturel». Cf. Clément Rosset, *L'Anti-Nature*, P.U.F., coll. «Quadrige», Paris, 1973.

Une position insensée?

Ma position est simple. C'est celle que Steve F. Sapontzis⁶ argumente en détail et à laquelle je renvoie volontiers: je pense juste de venir en aide à tout individu qui en éprouve le besoin. Je considère légitime de chercher à modifier un état de fait (qu'il s'agisse d'une société ou d'un écosystème) dans le but d'obtenir un plus grand bien-être global des individus concernés.

La prédation, au même titre que les maladies, les famines, les guerres, les marées noires et autres catastrophes, est une tragédie pour les êtres sensibles qui en sont les victimes, qu'ils soient humains ou non. C'est pour cette raison que je pense qu'il faudrait intervenir: parce qu'ils en souffrent. On pourrait s'attendre à ce qu'une telle position paraisse logique et ne prête guère à controverse. Or, remettre en cause explicitement la prédation déchaîne systématiquement les passions. Pour trois raisons, me semble-t-il:

- Si on oppose plus souvent aux antispécistes le problème de la prédation que celui des autres maux dits naturels, c'est bien sûr parce qu'on sait qu'ils et elles refusent de la pratiquer dans leur quotidien. L'alimentation carnée est l'expression majeure de l'exploitation des non-humains par les humaines. Dès lors, il n'est pas étonnant que la prédation naturelle soit l'objet d'un si fort tabou: c'est qu'elle est l'analogie dans l'«ordre naturel» de la consommation d'animaux dans les sociétés humaines, et qu'elle en apparaît comme la justification dernière. Critiquer la prédation, c'est peut-être saper les bases idéologiques de la consommation que les humaines font des autres animaux.

- L'idée d'intervenir contre la prédation semble impliquer à terme une maîtrise totale de la nature, une gestion générale des proies et des prédateurs. Or, les humaines de nos pays (et de plus en plus, de la planète entière) apprécient aujourd'hui dans cette nature l'image de ce dont ils/elles, semble-t-il, se sentent privées dans leur propre vie: la liberté, la non-domestication, le caractère sauvage de comportements non limités par des contraintes ou des inhibitions sociales... Dans ce contexte, il est évident que l'idée de contrôler tout ce qui

6 – Steve F. Sapontzis, «Faut-il sauver le lièvre du renard?», *Cahiers antispécistes*, n° 14, décembre 1996, pp. 9-26 (site internet: <http://www.cahiers-antispécistes.org/textes/14/fau.html>).

bouge sur notre planète suscite plus de répulsion que d'enthousiasme. S'identifiant en outre volontiers aux seuls prédateurs, nos contemporains se projettent fort souvent une image paradisiaque de la nature, qui serait immédiatement moins idyllique s'ils et elles pensaient un peu plus aux proies.

- Enfin et surtout, un fort caractère religieux est associé à l'idée de « Nature » ; elle est de ce fait déclarée intouchable, il faut la « respecter », la « conserver ». Remettre en question l'« ordre naturel », envisager crûment de le changer... fait planer un pénible sentiment de lèse-majesté. D'autant que si aujourd'hui « Mère Nature » a dans beaucoup d'esprits remplacé Dieu, c'est avec une différence notable : « Nature » endosse désormais le rôle d'une Mère bienveillante que ses enfants ne respecteraient plus et fouleraient allègrement aux pieds, quand Dieu représentait plutôt un père fouettard tout puissant et redouté⁷. « Nature » est désormais victime de la démesure humaine, et ce nouveau statut rend plus inacceptable encore toute idée de contrôle conscient de la part de l'humanité.

L'opinion imagine alors volontiers la remise en question de la prédation de manière caricaturale, comme s'il s'agissait d'emblée d'intervenir dans les écosystèmes pour éliminer tous les prédateurs... Personne pourtant à ma connaissance n'a jamais affirmé disposer aujourd'hui de solutions globales. Doit-on dès lors conclure de cette absence de solutions que l'idée d'intervenir serait dénuée de sens ? Pourtant, si nous ne disposons pas non plus aujourd'hui de solution globale pour faire reculer le sida, nous sommes néanmoins sans doute d'accord qu'il importe d'ores et déjà de nous prononcer contre ce fléau et de nous opposer aux discours qui l'approuvent par exemple comme une juste punition de Dieu⁸. D'une part parce que ces discours expriment une dangereuse fascination pour le malheur (celui d'autrui), et d'autre part parce que nous chercherons dès lors à combattre la maladie à chaque occasion, aussi marginaux que puissent s'avérer nos efforts : chaque personne aidée importe.

7 – Robert Lenoble, *Esquisse d'une histoire de l'idée de Nature*, Albin Michel, Paris, 1969 ; Keith Thomas, *Dans le jardin de la Nature : la mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Gallimard, Paris, 1985.

8 – Sur ce thème, cf. David Olivier, « Pourquoi je ne suis pas écologiste », *Cahiers antispécistes*, n° 7, juin 1993, pp. 5-13 (<http://www.cahiers-antispécistes.org/textes/07/pou.html>).

Le fait que nous ne puissions convaincre les lions de l'immoralité qu'il y a à vouloir se nourrir de gazelles ne clôt pas non plus le débat ; nous ne pouvons pas convaincre les nuages de faire cesser des inondations, mais nous essayons pourtant de circonscrire les dégats. Que non seulement les proies, mais les prédateurs également, aient des intérêts vitaux dans l'affaire, rend la question très ardue, tant éthiquement que «techniquement» ; elle ne la rend pas absurde pour autant.

Une lutte possible

Aujourd'hui, remettre en cause la prédation a peu de conséquences pratiques (à part les chiens et chats végétariens⁹ et les souris sauvées de certaines griffes), car les moyens d'action sont limités et la nécessaire évaluation de l'éventail des conséquences est insuffisante. Mais telle est la difficulté inhérente à tout projet de changement profond. Vouloir construire un monde meilleur, vouloir par exemple remettre en cause le capitalisme, c'est-à-dire l'ensemble complexe de relations sociales qui le fonde, pose les mêmes problèmes. Ce «système» existe et fonctionne ; il permet à un certain nombre d'humaines de vivre, mais en condamne d'autres. Nous n'avons pas de solution de rechange toute faite et nous savons qu'il y a des remèdes pires que le mal. Nous pouvons tenter ici ou là de nous opposer à certains de ses rouages, que ce soit dans une usine, un salon de ventes d'armes, un élevage ou au Chiapas. Nous pouvons tenter d'imaginer, et même de bâtir localement et partiellement, des alternatives. Mais nous en sommes encore aujourd'hui à réfléchir sur la manière de quitter le capitalisme *pour quelque chose de mieux*.

La prédation est aussi un problème complexe, que l'on ne peut pas isoler de nombreuses autres questions, démographiques (surpopulation), sanitaires (épidémies), de qualité de vie en général (environnement)... et qu'on ne peut affronter à coups de baguette magique. C'est de la réflexion et de la discussion que l'on peut espérer voir émerger des solutions – ne serait-ce déjà que de peu d'ampleur : car le problème que pose la prédation ne se résout pas en termes de tout ou rien.

9 – David Olivier et Barbara Lynn Peden, *Chats et chiens végétariens*, Idées pour..., Strasbourg, 1996 (<http://vegechat.online.fr>).

En effet, en envisageant *la* prédation dans son ensemble, on peut facilement se retrouver les bras ballants, paralysée devant l'immensité de la tâche. Il en aurait été de même si la médecine, par exemple, au lieu de s'attaquer *aux* maladies, et de chercher à guérir ou à soulager les malades réelles qui se présentaient, s'était laissée obséder par l'impossibilité de vaincre *la* maladie, *toutes* les maladies, ou par la terreur d'intervenir dans le cours des choses, de contrer Dieu ou la Nature. De même, dès lors que l'on se libère du respect paralysant de l'«ordre naturel», il devient possible de commencer à réfléchir *aux* prédatons, aux innombrables types de prédation, à distinguer les cas les plus graves – par exemple, celui des hyènes qui déchiquettent leurs victimes vivantes, en leur imposant une terreur et une souffrance terribles – de ceux qui le sont moins, voire pas du tout – comme la prédation sur les insectes, si, comme certains le pensent, ceux-ci ne sont pas sensibles¹⁰ – et à distinguer les cas relativement faciles à résoudre – comme celui des chats domestiques à l'affût des souris – de ceux qui paraissent hors de portée – comme la prédation des innombrables poissons dans les océans; ceci en cherchant bien sûr à envisager, avant chaque intervention, l'ensemble des conséquences prévisibles, tout comme en médecine avant de proposer un remède, une solution.

Il est donc possible de commencer à progresser par petits pas, au cas par cas, et de *réduire* la prédation, sans qu'il faille avoir établi à l'avance la possibilité de balayer un jour de la surface de la terre *toutes* les prédatons.

Toute solution aux drames de la prédation – ou de toute autre catastrophe appelée naturelle – serait souhaitable du point de vue des premiers concernés: une planète contrôlée de A à Z par les humains marquerait un progrès si elle devenait plus agréable à vivre. Sur quel autre critère voudrait-on en juger? Un tel monde perdrait beaucoup en liberté, en poésie? Ce n'est pas si sûr: ne gagnerait-il pas à ce que la joie de vivre et l'insouciance prennent le pas sur la crainte permanente? Quoi qu'il en soit, il nous faut confronter sérieusement ce que nous aurions peut-être, «nous», humaines, à perdre à une telle entreprise, avec ce que tant d'autres auraient à y gagner.

10 – Cf. Estiva Reus, *La vie mentale des animaux...*, dans le présent ouvrage, p. 193.

Libéralisme ? ingérence ?

Intervenir dans la « nature » au profit des êtres sensibles signifie changer d'état d'esprit et refuser désormais le « laisser-faire ». Ce « laisser-faire » libéral correspond en effet à l'attitude quasi-systématique des humains face aux relations entre non-humains (sauf lorsqu'un prédateur leur fait concurrence pour le « gibier »). L'insistance sur le droit à la libre détermination individuelle – ce sont avant tout les « dominants » (ici : les prédateurs) qui sont perçus comme des individus ayant des intérêts à défendre, et non leurs victimes – évite de se sentir concernée par le sort de ceux et celles qui sont laissées sur le tapis ; invoquer l'idée de liberté permet souvent de faire accepter des situations qui relèvent en réalité de la loi du plus fort.

Considérer comme un droit ou un devoir d'intervenir dans le cours des événements rappelle cependant le « droit d'ingérence humanitaire », dont on sait combien lui aussi a malheureusement servi, et servira encore, à justifier des guerres criminelles¹¹. Les interventions paternalistes sont souvent l'occasion, pour qui est en situation de pouvoir, de servir ses propres intérêts. Cependant, on voit mal quels intérêts personnels (autres que ceux, généralement non nuisibles, de se sentir utiles et de prendre plaisir à faire plaisir) les humains pourraient trouver au fait d'intervenir pour prévenir ou soulager les souffrances causées par les maladies, famines, prédateurs, etc.

C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on peut hélas supposer que de telles interventions au profit des non-humains demeureront sans doute marginales tant que les sociétés humaines resteront fondées sur l'exploitation, l'oppression et la domination. D'autant que le mépris des animaux reste omniprésent, fondateur de notre identité d'humains. Aujourd'hui, même lorsque l'on peut imaginer des solutions particulières et circonscrites pour améliorer le sort des animaux, nous sommes peu à vouloir les appliquer... Cela restera logiquement le cas tant que notre civilisation n'aura aucun scrupule à exploiter sans

11 – Les ingérences humanitaires servent souvent d'alibi à des interventions militaires à but peu philanthropique : cf. Noam Chomski, *Économie politique des Droits de l'homme*, J.-E. Hallier/Albin Michel, Paris, 1981 ; ou encore Claude Guillon, *Dommages de guerre* (Paris, Pristina, Belgrade, 1999), L'insomniaque, Paris, 2000 ; ou Jean-Paul Gouteux, *Un génocide sans importance. La Françafrique au Rwanda*, tahin party, Lyon, 2001.

merci le nombre incalculable d'individus qu'elles tient sous son joug. Pourquoi tenterait-elle de régler des problèmes difficiles qui ne l'affectent guère, si la bienveillance et le désir de faire plaisir restent des motivations subalternes?

Nous ne ressentons généralement qu'indifférence pour ce que vivent réellement les animaux. Sans cela, nous ne pourrions plus les exploiter, ni non plus nous valoriser d'être des humains, comme nous le faisons en permanence: « Nous ne sommes *pas* des bêtes! » Nous n'avons aucune envie de prendre au sérieux leurs intérêts; c'est pourquoi nous estimons si volontiers qu'ils « font partie » de la Nature. La discussion sur la prédation est dès lors importante, parce qu'elle peut modifier notre perception des autres animaux en nous amenant à les considérer *véritablement* comme des individus, dont les intérêts importent *en eux-mêmes*. La remise en question de la prédation constitue en effet une attaque frontale de l'idéologie naturaliste sur laquelle repose le spécisme.

Qu'est-ce que le naturalisme ?

Le naturalisme est la croyance en l'idée de Nature; ce qu'on appelle « la Nature » est très différent de la simple réalité. C'est avant tout une norme. On peut s'en écarter, puisqu'on est censées être capables d'aller *contre nature* (ce qui serait répréhensible); on ne peut par contre s'écarter de la réalité car tout ce qui existe et tout ce que nous faisons est par définition réel. L'idée de réalité est descriptive; l'idée de Nature est prescriptive.

Avec cette idée de Nature, le monde est conçu comme une totalité soumise à un « ordre naturel », où chaque chose a une place qui est sa *vraie* place. Chaque chose « naturelle » possède une *nature* particulière, une sorte de programmation interne qui assure qu'elle remplit sa *fonction* au sein du Tout. La nature d'une chose (avec n) est donc ce par quoi la Nature (avec N) lui dicte comment se développer de façon à concourir à l'harmonie de toutes les choses entre elles. L'« harmonie » est alors simplement la conformité... à sa nature et, partant, à la Nature. Cette conception est omniprésente dans notre société:

« Cette croyance est exacerbée et sans cesse entretenue par les médias (multiplication des documentaires, magazines, etc., sur la Nature) et le

discours scientifique ambiant qui ne cesse de s'extasier sur les "merveilles" de la nature. Partout, il est question de "laisser faire la Nature" et le label "naturel" est irremplaçable. Il y a une véritable prolifération des ouvrages naturalistes [...] Ces discours qui renforcent sans cesse une image harmonieuse sont en fait une véritable propagande¹².»

La «Nature», parce que totalité, se voit accorder une valeur infiniment supérieure à celle des rouages la constituant. Et la «nature» de chacun de ces rouages, parce qu'elle est l'expression de «Nature», est une chose essentielle qu'il ne faut pas *pervertir* sous peine de subvertir l'ordre du monde: sous peine de dérèglement, de chaos.

Le naturalisme constitue une variation sur les grands thèmes et les mythes fondamentaux des religions: le monde est l'accomplissement d'un plan, il correspond et obéit à un ordre, il constitue de ce fait un modèle à suivre (une nature à respecter), etc. Effectivement, le rapport des humains à ce prétendu ordre est de type religieux: la Nature est sacralisée, on lui prête volontiers des intentions, on en fait une puissance, sur un modèle déiste. Le couple Humanité/Nature de la Genèse s'est simplement, aujourd'hui, affranchi de Dieu. Hier, la grandeur et le tragique de la condition humaine résultaient de ce qu'Ève avait désobéi à son Créateur et dû quitter le jardin d'Eden; aujourd'hui, la noblesse et le lourd fardeau de notre espèce seraient d'avoir émergé de la Nature, de l'avoir délaissée pour frayer notre propre voie dans le monde. Aujourd'hui comme hier, notre liberté se doit néanmoins de ne pas être totale, et le garde-fou est censé consister en un respect (mystique) de notre Mère Nature, qui remplace l'obéissance (religieuse) à Dieu le Père. La liberté bien comprise consiste encore et toujours à respecter l'ordre.

De fait, notre idée de la Nature est généralement une projection de notre propre système social (ou de celui que l'on souhaiterait instaurer), et les représentations que les humains s'en sont faites n'ont cessé de varier au cours des siècles. Ainsi, on parle plus volontiers aujourd'hui d'«équilibre naturel¹³» que d'«ordre naturel»; je crois que cela correspond au fait que la tendance politique actuellement dominante est à la démocratie et à la participation plus qu'au fascisme

12 – Clémentine Guyard, *Dame Nature est mythée*, La Criée, Lyon, 1998.

13 – Cette notion d'équilibre est aujourd'hui très critiquée dans certains cercles scientifiques et épistémologiques. Cf. Daniel Botkin, *Discordant Harmonies, a New Ecology for the Twenty-First Century*, Oxford University Press, Oxford, 1990.

déclaré, à une économie libérale plus qu'à une planification étatique. Mais si le type d'ordre change, l'ordre reste, et la vénération que lui vouent la grande majorité de nos contemporains demeure.

Les choses dites « naturelles », censées appartenir à l'« ordre naturel » ou participer de l'« équilibre naturel », n'existent que par et pour cette totalité. Elles se retrouvent alors toutes sur un même plan : le moineau, le brin d'herbe, le caillou, chacun est censé concourir à sa manière, en tenant sa place, à la bonne marche de l'ensemble, et ne sera plus perçu que dans ce cadre. Ses intérêts éventuels n'existent qu'à condition d'être la traduction de ceux de l'Ordre, seuls vraiment « réels » ; s'ils paraissent d'aventure y contrevenir, on niera qu'ils sont de « vrais » ou « réels » intérêts : ce sont des désirs contre-nature, pervers, dégénérés¹⁴... Ou bien, dans la louable intention de les réhabiliter, on montrera qu'ils s'intègrent malgré tout au Grand Plan¹⁵.

Ce discours sur les animaux au sein de la « Nature » est le miroir de ces idéologies politiques prônant des types de société dans lesquelles les intérêts des individus, ou leur vie, n'importent que dans la mesure où ils participent de la bonne marche de la machinerie sociale ; des sociétés où, en fait, la valeur des individus est purement relative à celle de l'Ordre social, cet ensemble auquel ils appartiennent corps et âmes, qui les comprend et les dépasse, dans lequel il leur faut rester immergés, et dont ils ne sont finalement que les rouages ; ces discours politiques, ce sont les discours fascistes, nazis, staliniens, etc.

L'idéologie naturaliste est totalitaire en ce qu'elle légitime le sacrifice des intérêts de nombreux individus pour que la « Nature » (comme la société dans les idéologies politiques) « fonctionne » harmonieusement. Leurs peines ou leurs plaisirs n'importent pas, seule compte la totalité, qui seule existe réellement. Des morts et des souffrances des individus, on ne tire pas la conclusion qu'il faudrait réfléchir à comment vivre autrement et mieux.

14 – David Olivier, « Dégénérescence, quand tu nous tiens... », *Cahiers antispecistes*, n° 14, décembre 1996, pp. 42-44 (<http://www.cahiers-antispecistes.org/textes/14/deg.html>).

15 – L'homosexualité était une perversion jusqu'au XX^e siècle ; aujourd'hui, on lui trouve des « fonctions naturelles » et on découvre soudain que de nombreux animaux (dont on sait qu'ils sont censés incarner la « Nature ») adoptent volontiers des comportements homosexuels.

C'est particulièrement net lorsqu'on évoque les fameux «équilibres» en termes explicitement mystiques, comme c'est le cas ici :

« Tout ce que la morale humaine réproouve avec force, l'injustice, l'inégalité, la cruauté, n'a, chez l'animal, aucun sens. Pour l'animal, la finalité semble bien différente: c'est avant tout la survie, survie individuelle et plus encore survie de l'espèce. Peut-être même l'animal est-il programmé en fonction d'un plus vaste dessein, à savoir un équilibre sur la Terre entre toutes les espèces vivantes¹⁶. »

De nombreux discours présentent aussi ces «équilibres» de façon pseudo scientifique, en adoptant le discours écologiste ambiant :

« Les zones humides forment donc un milieu bien équilibré, où chaque espèce tient son rôle. Si certaines foisonnent, ce n'est, en fin de compte, que pour en alimenter d'autres, prédatrices. Ce cycle si bien ordonné de la Nature¹⁷... »

La sélection naturelle au service du «bien commun»?

La Nature, agissant par sélection naturelle, produirait des êtres de plus en plus parfaits ; Darwin lui-même concluait ainsi son *Origine des espèces* : *« Le résultat direct de cette guerre de la nature, qui se traduit par la famine et par la mort, est donc le fait le plus admirable que nous puissions concevoir, à savoir : la production des animaux supérieurs. N'y-a-il pas une véritable grandeur dans cette manière d'envisager la vie ?¹⁸ »* Certains auteurs n'ont pas manqué de surenchérir à ces propos : dans une perspective de progrès (« le progrès » étant assimilé à « l'évolution »), il faut respecter ou même encourager cette sélection – qu'elle opère par famines, mortalité infantile, épidémies ou prédatons.

Ce en quoi consiste ce progrès n'est jamais explicité. Le progrès est une valeur en soi. Cette idée d'une Nature eugéniste qui œuvre avec sagesse en vue de la perfection a ainsi inspiré des idéologies qui se

16 – Jean Hamburger, *L'Homme et les hommes*, Flammarion, Paris, 1976, p. 105.

Il est symptomatique de retrouver chez un scientifique cette croyance que les événements qualifiés de naturels répondent à un dessein, à un destin, à un programme, qu'ils ont un sens...

17 – « La vie agitée des eaux dormantes », *Ça m'intéresse*, n° 16, juin 1982, p. 50.

18 – Charles Darwin, *L'origine des espèces*, La Découverte, Paris, 1980, p. 620. S'agit-il d'une prudente concession à l'humanisme, ou bien Darwin exprime-t-il ses propres convictions? J'avoue être bien en peine de répondre.

sont révélées funestes : le *must* de la supériorité consistant en l'humanité, elle-même indéfiniment perfectible, il était logique, après avoir consacré l'espèce *ou certaines de ses variétés* (blanche, aryenne...) comme aboutissement de l'Évolution, de vouloir contribuer au perfectionnement de cette œuvre magistrale en palliant à l'impuissance d'une Nature dont la société moderne perverse contrecarre les buts.

À mon sens, c'est la qualité de la vie des êtres sensibles qui importe ; les obstacles qui les empêchent de mener une existence heureuse tiennent souvent davantage à l'« organisation » du monde qu'à des « insuffisances congénitales ». Quoi qu'il en soit, je vois mal comment s'assurer que la sélection naturelle garantit effectivement l'apparition de nouveaux individus plus « performants » en terme de plaisir à vivre ; à supposer qu'elle le fasse, cela suffit-il à justifier le monstrueux carnage quotidien dont sont victimes ceux qui vivent aujourd'hui ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une nouvelle façon de faire des animaux les moyens d'une fin qui les dépasse ? Ils seraient alors sacrifiés sur l'autel de l'évolution, chaque cadavre supplémentaire marquant une étape de la Longue Marche vers le Mieux. L'idée n'est pas nouvelle, pas plus que la volonté de la transposer aux sociétés humaines¹⁹. Cette interprétation de l'« évolution » était d'ailleurs une aubaine pour les tenants du capitalisme : ainsi Andrew Carnegie, gros industriel américain du début du XX^e siècle, reconnaissait-il que la compétition « *peut parfois être dure pour l'individu* », mais la justifiait par l'idée qu'elle sert l'intérêt supérieur de l'espèce « *parce qu'elle assure la survie du plus apte dans tous les domaines*²⁰. »

Nature, tout comme Concurrence, est ainsi en fin de compte, *malgré tout*, bien intentionnée, et si elle est inflexible (elle est un ordre !), elle ne saurait être cruelle : elle est avant tout harmonie, ne l'oublions pas. Les croyantes cherchent à justifier leur respect des inégalités et de la violence en conservant bonne conscience :

19 – Ainsi Emmanuel Kant : Nature, en suscitant d'incessants conflits au sein de l'Humanité, lui impose ce continuel progrès matériel et spirituel sans lequel notre monde ne serait pas en fin de compte le meilleur des mondes possibles... Cf. sa très naturaliste et humaniste *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (Bordas, Paris, 1988, [1784]), opuscule dans lequel il note à propos des humains : « *Il faut donc remercier la nature pour leur incompatibilité d'humeur, pour leur vanité qui en fait des rivaux jaloux, pour leur désir insatiable de possession et même de domination !* »

20 – Cité par Peter Singer, *A Darwinian Left*, Weidenfeld et Nicolson, Londres, 1999, p. 11.

« Jamais je n'ai empêché un animal prédateur d'attraper un moineau, un rat ou un lapin, jamais je ne me suis indignée de voir un serpent manger un petit mammifère : la nature les a fait prédateurs, il faut qu'ils lui obéissent. Je l'ai d'autant moins empêché, qu'outre le respect de la nature qui nous anime, Scott et moi avons observé la manière généralement foudroyante dont un prédateur tue sa proie [...] En fait, placé dans des conditions normales, un animal sauvage en bonne santé tue toujours "proprement"²¹. »

La prédation semble offrir la plus efficace des mises en scène de l'idée de Nature. Plus que la famine, la maladie ou la surpopulation, elle nous apparaît comme la marque par excellence de l'appartenance, de l'allégeance des autres animaux à l'« ordre naturel » : elle offre une image exemplaire de ce qu'il leur en coûte²²; elle devient ainsi le meilleur symbole de ce à quoi nous échappons grâce à notre volonté morale, à nos institutions sociales et à nos droits politiques. Les sentiments envers la Nature restent pourtant ambivalents et selon les circonstances les humaines peuvent aussi bien se féliciter que se lamenter de n'en plus « faire partie ». Néanmoins, si certaines ont la nostalgie d'une Nature où chacune avait sa place et vivait en harmonie avec le Tout et aspirent à la retrouver dans un désir de fusion mystique, la plupart préfèrent prosaïquement savourer leur position privilégiée d'humaines, qui leur permet d'admirer de l'extérieur « le spectacle éternel de la nature, dans toute sa cruelle splendeur ». Les autres animaux apparaissent ainsi immergés dans une « Nature » dont « nous », par contre, parce qu'humaines et super-prédateurs, serions sorties. La prédation joue sans doute ainsi un rôle équivalent aux combats d'esclaves (et de « bêtes sauvages ») que savouraient les hommes libres de la Rome antique.

21 – Alika Lindberg, *Quand les singes hurleurs se tairont*, Presses de la cité, Paris, 1976, p. 192.

De nombreuses personnes luttent pour une amélioration des conditions de vie des animaux, mais contre la suppression de leur exploitation et du statut inférieur qui lui est lié. Il est difficile de savoir si elles utilisent la référence à la « Nature » et à l'existence de la prédation pour justifier leur point de vue spéciste, ou si elles sont incapables de se départir de ce spécisme parce qu'elles sont engluées dans leur naturalisme – et dans l'idée que les animaux font partie de cette « Nature » et relèvent donc de « ses lois » (dont la prédation est l'emblème).

22 – De même, je pense que les partisans des régimes autoritaires ne chérissent pas la répression tant pour faire régner réellement l'ordre que pour satisfaire leur quête mystique, pour le faire régner symboliquement.

Le naturalisme et les dominations intra-humaines

Le discours qui pose que les intérêts de certains individus n'importent qu'en fonction de leur utilité pour autre chose qu'eux-mêmes, est l'idéologie type de toutes les dominations. Leurs intérêts propres ne sont-ils pas en définitive dérisoires lorsqu'on les compare à un «intérêt» supérieur: celui de la Nature bien sûr, mais aussi de l'Humanité, de la Nation ou de toute autre entité sacralisée?

De fait, toutes les dominations intra-humaines tendent à ramener les dominées à une appartenance à la Nature, cet ordre qui est le règne de la fonctionnalité, de la non-individualité, de la non-valeur. Les dominantes tout au contraire sont censées appartenir à l'Humanité, c'est-à-dire au règne de l'autonomie, de la valeur en soi et de l'individualité²³.

Les discours abondent, au gré des sociétés et des époques, concernant la «naturalité» des esclaves, des femmes, des enfants, des animaux, mais aussi, du bas peuple, des fous, des marginaux, des criminelles, et, bien sûr, des Noires et des populations colonisées... Leur fonction naturelle correspond toujours à celle qui leur est (ou était) dévolue socialement; si les dominantes sont libres, les autres sont au contraire programmées pour rester à leur place pour la plus grande gloire de l'harmonie du monde. Seule importe alors cette nature qui constitue leur essence commune, leur «être vrai», et auprès de laquelle toute singularité individuelle apparaît comme contingente. Les romanciers, les psychologues, médecins et moralistes nous ont longtemps seriné que les femmes, guidées par l'instinct de leur sexe, incarnaient l'éternel féminin; les colons, les missionnaires et les esclavagistes ont inlassablement détaillé la nature spécifique du Noir, tandis que les philosophes puis les scientifiques nous ont patiemment expliqué que les animaux ne sont pas des individus, mais de simples spécimens de leur espèce...

Les dominations elles-mêmes sont généralement perçues comme intégrées à l'ordre des choses: les dominations précapitalistes²⁴ se

23 – Colette Guillaumin, *Sexe, race. Pratiques du pouvoir et idée de Nature*, côté-femmes, Paris, 1992. Cf. également Yves Bonnardel, «De l'appropriation... à l'idée de Nature», *Cahiers antispécistes*, n° 11, déc. 1994, pp. 6-21 (<http://www.cahiers-antispecistes.org/textes/11/app.html>). Cet article présente les importantes analyses de théorie politique de Colette Guillaumin en étendant leur champ d'application au spécisme.

24 – En fait, ces dominations dites «précapitalistes» coexistent fort bien avec le capitalisme.

trouvent légitimées par une divinité ou la Nature et ne peuvent être remises en question sous peine de sombrer dans le chaos. Ainsi l'esclavage fut-il toujours considéré comme une institution naturelle ou d'ordre divin, au même titre que le patriarcat²⁵, la royauté, et bien sûr la prédation humaine... C'est pourquoi pratiquement tous les mouvements réactionnaires, qui œuvrent pour le maintien ou le rétablissement de l'ordre, font appel au naturalisme, qui pour justifier le racisme, l'eugénisme, la guerre²⁶, qui pour combattre la licence des mœurs, l'homosexualité, la perte du masculin et du féminin...

La conclusion en est un «chacun sa place» qui se trouve immédiatement réalisé chez les animaux puisque la Nature agit directement en eux (leur nature leur dicte sans échappatoire leurs comportements), mais qui ne peut se faire jour chez les humaines que s'ils/elles deviennent «sages» et usent dès lors «sainement» de leur liberté, en apprenant à rester à leur «juste» rang dans la hiérarchie, désormais invoquée elle aussi comme... naturelle :

«... il était un bon chef, un vrai chef, comme un roi devrait toujours être, comme ils le furent aux âges où la nature nous dictait encore ses lois et où tout n'était qu'ordre et beauté", même tuer pour vivre, même être malade, même mourir²⁷.»

L'humaine sage est ainsi celle ou celui qui, en accord avec l'ordre fondamental, sait pallier au manque de... nature de la vie de société :

«La répartition de la population d'un pays en différentes classes, n'est pas un effet du hasard, ni de conventions sociales, elle a une base biologique profonde [...] Il faut que chacun occupe sa place naturelle [...] La présence de groupes étrangers indésirables du point de vue biologique est un danger certain pour la population française²⁸.»

25 – Que le patriarcat et la contrainte à l'hétérosexualité soient perçus comme naturels explique d'ailleurs que l'on parle si volontiers des homosexualités en termes de perversion ou de dégénérescence, concepts qui n'ont de sens qu'au sein d'une idéologie naturaliste.

26 – *«Tous les sens en alerte, le chef dirige ses hommes, autant avec son instinct qu'avec sa science militaire. [...] Le chef devient chasseur, retrouvant un instinct animal primordial.»*, «Les commandos de chasse en Algérie», *Troupes d'élite* (fascicule hebdomadaire), Atlas, Paris, décembre 1985.

27 – Alika Lindbergh, *op. cit.*, p. 152.

28 – Alexis Carrel, février 1943, cité par Richard Cœurde dans «Voyage en Lepénie : extrême droite et écologie», *Silence*, n° 158, octobre 1992.

« Il n'y a pas de survie possible si l'Occident ne retrouve pas les sources de l'ordre naturel²⁹... »

Humanisme et naturalisme, deux faces d'une même médaille

Si le rôle du naturalisme dans la construction idéologique du racisme ou du sexisme commence à être connu et compris, il passe systématiquement inaperçu pour ce qui est du spécisme; celui-ci semble si naturel! Au fil des siècles, les meilleurs critiques n'ont généralement pas pensé une seconde que leurs analyses puissent aussi s'appliquer aux autres animaux et ne pas s'arrêter aux frontières de l'humanité. Au fur et à mesure que se développaient les rapports sociaux capitalistes, les sociétés occidentales ont « libéré » les serfs, les Juifs, les Noirs, les femmes... On a laborieusement intégré dans la sphère de l'humanité les nombreuses catégories qu'on avait tout d'abord exclues et « animalisées », et l'idée prévaut aujourd'hui qu'il existe un ordre humain, « entièrement » social – censé être un ordre de la liberté –, et un ordre non humain, « purement » naturel – d'où la liberté serait par contre absente. Toutes les humaines font désormais tendanciellement partie du premier groupe, tous les non-humains semblent irrévocablement relégués dans le second.

Aujourd'hui, l'« Humanité » aurait émergé de la « Nature », aurait pris ses distances, et, maintenant souveraine, menacerait le monde de ses origines. Dans ce fantasmagorique ordre des choses, les vaches sont bien gardées: les animaux sont censés rester immergés dans la « Nature », obéir à leur nature et remplir leur vocation naturelle, et les humaines *doivent* rester humaines, faire honneur à leur humanité, à leur liberté, à leur dignité: à leur haute idée d'eux-mêmes, d'elles-mêmes³⁰.

29 – Jean-Marie Le Pen, *Les Français d'abord*, Carère/Lafont, Paris, 1984, cité par Coeurde, *ibid.* L'extrême droite argumente souvent aujourd'hui ce « chacun sa place » en se référant désormais habilement à la Culture (la sauvegarde des sacro-saintes identités, qui sont quasiment naturalisées) plutôt qu'à un destin biologique et à la Nature.

30 – Combien l'idée de liberté peut se révéler essentielle pour soumettre les individus, c'est ce que montrent les chercheurs en psychologie sociale Jean-Louis Beauvois et Robert Joule, dans *Soumission et idéologie*, P.U.F., Paris, 1981, et *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 1987.

C'est cette partition du monde en Nature et Humanité que nous devons remettre en cause, non pas comme ceux/celles qui voudraient replonger les humaines dans l'« ordre naturel », mais en se débarrassant de ces concepts mêmes, et en particulier de l'idée qu'existe la Nature. C'est à cette condition seulement que pourront réellement être pris en compte les intérêts des autres animaux, pour eux-mêmes. Imagine-t-on que la lutte contre le racisme aurait pu progresser tout en continuant, comme par le passé, à voir les Noires comme appartenant à un « ordre naturel » dont les (hommes) blancs, par contre, auraient émergé ?

C'est parce que les humaines les perçoivent comme *faisant partie* de la Nature, qu'ils/elles imaginent volontiers que les animaux jouent en quelque sorte *de bonne grâce* le rôle qui leur serait imparti dans une pièce dont la trame aurait été écrite de toute éternité. Prestidigitation mentale, escamotage de toute réalité : les non-humains ne souffrent pas vraiment, puisqu'ils seraient *par nature* « adaptés » (Nature étant harmonieuse) ! Les instincts sont censés être *la chose magique* qui crée l'harmonie, l'instrument au service des « natures ». En termes de pouvoir explicatif, cette notion d'instinct vaut bien la fameuse « vertu dormitive » de Molière !

Dans l'imaginaire spéciste, l'animal et les tragédies qui le frappent étant généralement perçus comme ressortissant d'une même totalité englobante (une même communauté d'appartenance), intervenir serait s'immiscer alors dans les affaires intérieures d'une nation étrangère et bafouer une sorte de cynique et libéral « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes³¹ ». Ce serait pénétrer dans un monde qui n'est pas le nôtre, où règnent la fatalité et le destin, dans une secrète harmonie qu'il serait dangereux de corrompre.

Cette conception nous interdit d'envisager une solution au problème de la prédation, nous interdit de penser que les non-humains pourraient avoir droit au progrès vers plus de bien-être auquel aspirent les humaines. Elle impose le développement séparé : d'un côté, la « sélection naturelle », la « loi de la jungle », et de l'autre, les exi-

31 – Le parallèle entre nationalisme et spécisme a été analysé par Susanne Kappeler, « Speciesism, Racism, Nationalism... or the Power of Scientific Subjectivity », dans Carol Adams et Josephine Donovan (dir.), *Animals and Women. Feminist Theoretical Explorations*, Duke University Press, Durham et Londres, 1995.

gences de justice, de soin, de bonheur. L'apartheid des espèces découle de la partition idéologique du monde en deux Ordres.

Écologie et égalité animale

De telles perspectives d'intervention consciente dans « le cours naturel des choses » heurtent de plein fouet les sensibilités écologistes actuelles. « Les humaines ont déjà causé suffisamment de dégâts comme ça, dira-t-on, le minimum qu'ils/elles puissent faire est de cesser de modifier quoi que ce soit des équilibres (encore) existants. » Je ne crois pourtant pas qu'il faille incriminer une « nature humaine » dont on ne sait pas ce qu'elle pourrait bien être, mais bien plutôt des rapports sociaux spécifiques (capitalistes, patriarcaux, spécistes...) dont on peut entrevoir comment les modifier. Les humaines, jusqu'à présent, ne se sont souciées de « la Nature » que pour en tirer un profit matériel ou symbolique. Qu'on aboutisse à des catastrophes n'est dès lors pas étonnant. Cela n'autorise pas à en tirer la conclusion que, quoi que les humaines fassent, ce sera toujours voué à l'échec.

L'idée d'intervenir par rapport à la prédation heurte aussi la sensibilité écologiste parce que celle-ci repose sur le naturalisme, sur cet apartheid des espèces dont j'ai parlé plus haut, et qu'elle reste ainsi essentiellement spéciste : si l'antispécisme se préoccupe de la survie et du bien-être des individus non humains, ce n'est pas le cas de l'écologie. Lorsqu'elle se soucie du sort d'individus particuliers, c'est parce qu'ils sont dotés de caractéristiques qui n'entretiennent qu'un rapport « accidentel » avec leur propre vie, comme le fait pour les ours, baleines ou loups d'appartenir à des espèces en voie d'extinction.

L'écologie renforce l'idée de Nature en la plaçant au centre de sa réflexion. Soit la Nature devient la seule valeur en soi : c'est la position de l'écologie profonde (*deep ecology*) qui pousse à l'extrême la mystique de l'harmonie du Tout³². Soit la Nature est perçue comme notre environnement (à « nous », humaines), et est comme telle un capital (économique, culturel, esthétique...) que nous devons entretenir et faire

32 – Selon la formule d'Aldo Leopold, fondateur de l'écologie profonde : « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste quand elle tend à faire autre chose » (cité par Jean-Yves Goffi, *Le philosophe et ses animaux*, Jacqueline Chambon, Paris, 1994, p. 255).

fructifier plutôt que consommer sans frein et détruire : c'est la position des environmentalistes, qui reprend à son compte les valeurs humanistes. La Nature est alors un patrimoine que l'on doit restaurer comme on le fait des vieux bâtiments chargés d'Histoire, ou que l'on doit sauvegarder comme les musées protègent et mettent à la disposition du public les œuvres d'art (c'est le rôle des réserves naturelles). Ces écologistes prennent aussi en compte, bien sûr, l'idée que l'avenir... de l'humanité est tributaire de la « survie » de la planète – généralement identifiée d'emblée au maintien d'un environnement « naturel »³³.

Écocentriste ou anthropocentriste, l'écologie reste donc fondamentalement indifférente aux intérêts individuels des animaux, qu'elle les pose comme éléments d'une « communauté biotique » à *respecter*, ou qu'elle les inclue dans la notion humaniste d'« environnement » à *préserver*.

Je suis ainsi en total désaccord avec les écologistes qui réintroduisent des prédateurs ou des proies, lorsque cela empire le sort des êtres sensibles qu'une telle décision affecte. Ou avec ceux et celles qui veulent préserver, au nom de la sacro-sainte « conservation de la Nature », des écosystèmes particulièrement effroyables.

Je partage pourtant avec les écologistes la conviction que certaines évolutions sont dramatiques et doivent être enrayerées rapidement. Du fait de nombreuses activités humaines, des milliards d'êtres sensibles voient leurs conditions de vie se détériorer, leur habitat disparaître, la nourriture leur manquer... Ce n'est pas la « Nature » qui est victime des pluies acides qui désertifient des centaines de lacs, des irradiations qui ont contaminé de vastes territoires, des déboisements massifs, des marées noires, des automobilistes, des insecticides... ce sont des individus fort réels, mais auxquels on ne veut pas prêter attention, que l'on ne voit pas affamés, empoisonnés, asphyxiés (les poissons et autres dans les lacs), irradiés... et qui pour cette raison restent généralement étrangers à notre imaginaire. Certes, le monde « naturel » est loin d'être un

33 – L'environnementalisme humaniste est l'idéologie et la position officielle des pouvoirs nationaux ou internationaux : en 1969, les Nations unies et l'Union internationale pour la conservation de la nature ont défini la « conservation » comme étant l'« utilisation rationnelle de l'environnement permettant de réaliser la plus haute qualité de vie possible pour l'humanité ».

environnement optimal pour la plupart des êtres ; certains de « nos » animaux de compagnie ont une existence plus sereine, affectivement plus riche et de ce fait certainement plus heureuse que leurs ancêtres. Mais quand bien même notre planète serait rarement un paradis, « polluer³⁴ » l'environnement réduit encore le bien-être des habitants. De même, les dangers liés au nucléaire, à la voiture, etc., concernent l'ensemble des êtres sensibles.

Le discours environnementaliste peut être reformulé de façon à ne plus discriminer les espèces, en incluant les non-humains : « notre » environnement joue un rôle fondamental dans « notre » bien-être et c'est précisément ce pour quoi il importe. « Nous », ici, désigne l'ensemble des êtres sensibles. Cet environnementalisme non spéciste casse la traditionnelle dichotomie Nature/Humanité : non seulement il reconnaît humaines et non-humains comme ayant également besoin d'un milieu adapté et d'une bonne qualité de vie, mais il n'hésite pas en outre à inclure les humaines (ainsi que le fruit de leurs activités) dans l'idée d'environnement, au même titre que ce qu'on appelle « Nature ». La ville par exemple doit être considérée comme partie de l'environnement tant des humaines que de nombreux rats, chats, pigeons, moineaux... D'autres éléments de l'univers humain, comme les automobiles, s'avèrent particulièrement nuisibles, non aux seuls humaines, mais tout autant, sinon plus, à des myriades d'autres individus sensibles...

Les idées antispécistes restent trop souvent noyées dans le naturalisme commun, assimilées à une nouvelle forme d'écologie profonde. Le contresens est total, car critiquer le spécisme demande de comprendre que les êtres sensibles sont des individus dotés d'intérêts propres, qui importent *en eux-mêmes*, et donc de réaliser qu'il y a souvent divergence entre leurs intérêts et ceux qu'on attribue abusivement à la « Nature » – à laquelle ils sont malheureusement identifiés.

34 – Le terme « polluer » a des connotations quasi mystiques : la « Nature » est posée comme féminine, vierge, victime, agressée par une Humanité virile qui la pollue, c'est-à-dire la souille, lui enlève de sa pureté, la dénature. On se retrouve ici en pleine mythologie patriarcale.

L'idée que le monde forme la « Nature », c'est-à-dire une totalité harmonieuse, est un héritage direct de la religion. Il faudrait « respecter » la Nature parce qu'elle serait ordonnée, éternelle, sage ; point besoin dès lors de réfléchir à ce que nous trouvons juste ou injuste : il nous suffit de deviner ce qui est naturel, ce qui constitue l'harmonie du monde, et de nous conformer à l'« ordre établi ». À moins qu'au contraire nous ne préférerions nous enorgueillir de notre liberté : nous sommes sorties de la Nature et n'avons plus à subir ses lois, nous sommes désormais nos souverains maîtres, les seules à être responsables de notre propre vie. Cela nous confère une éminente dignité que nous pouvons par contre refuser aux autres êtres. Nous ne sommes pas rien, puisque nous sommes privilégiées. Dans ce second cas aussi, nous avons besoin que Nature existe, ne serait-ce que comme repoussoir et pour nous fournir la toile de fond sur laquelle notre humanité fera relief et prendra toute sa valeur.

Cette idée de Nature correspond dans les deux cas si bien aux attentes des humains qu'aucune découverte (l'évolution, l'écologie, la génétique, etc.), n'a réussi à l'ébranler. Les moindres ambiguïtés des théories scientifiques sont mises à profit pour alimenter les idées d'harmonie, de finalisme, d'essence, de fonction, d'appartenance, etc. Cette mystique que nos sociétés occidentales ont désormais propagée à l'ensemble de la planète (avec comme corollaire la vénération de l'humanité) reste apte à justifier les pires injustices – en premier lieu, la prédation, la consommation des uns par les autres, symbole et légitimation ultime de toutes les instrumentalizations d'autrui.